

== La Gazette des Fiaaves ==

MARDI 18 NOVEMBRE 1952

Le temps qu'il fait

Températures :

minimale : -1,2° ; maximale : 2° ; moyenne : 0,4°
Cinquième jour de gel et de neige. Une bonne couche recouvre le sol. Il neige un peu aujourd'hui (0,2 mm). Durée de l'ensoleillement 0,3h sur 9,1h (3,3%).

Soleil :

lever à 7h46 ; coucher à 16h54
durée du jour : 9h08.

Lune :

lever à 9h15 ; coucher à 16h58.
Illumination : 0,18%.
Nouvelle Lune le 17 novembre à 13h54 (0%).

ramassage des ordures : place du marché, Notre rue

Sommaire :

Mots de chez nous :

Allemagne et Allemands ; amer-bière ; bacèle ; Boche ; ça getse môl ? ; ça tire trop ; casques à pointe ; Châdronyî ; cheûler et cheûlard ; clanche ou clenche ; clancher ou clencher ; coment qu'c'est ? ; disse ; Feldgendarmerie ; feûgner ; fiâche ; frâler ; goyote ; jour d'aujourd'hui ; kègne ou caigne ; manre kègne ; neufe ; ouârê, ouârée ; ouète ou wète ; Preusse, Prusse, Preußen ; réfu-gié ; waré, warée ; wète

A lire :

[Un saut de lapin](#)

Oiseaux d'Fofa : [Chardonneret élégant](#)



Chardonneret élégant

Mots de chez nous :

amer-bière la Lorraine n'a pas la mer, certes ! Mais, nous avons l'amer-bière, c'est bien mieux. Du Picon et de la bière.

bacèle (substantif féminin) « jeune fille » en Français.

cheûle et **cheûler** (s'écrit parfois *scheûler*, sans doute pour faire germanique) Nous, on ne picole pas. Non monsieur, nous on *cheûle*. Le verbe *cheûler* signifie s'adonner à la boisson, boire beaucoup (surtout de l'alcool), bref boire avidement et en excès, s'enivrer.

« Le Mimil' s'invita :

- *Dès que tu distilles, tu m'le dis ! Ça s'ra le baptême de la mirabelle du Milou.*

- *J'viendrai aussi ! (approuva le nonôn Popaul).*

- *Oh, toi ! Pour cheûler, t'es jamais le dernier (maugré la tatâ Nénète) ».*

~ **Avoir la cheûle**, c'est avoir soif.

~ Un **cheûlard**, une **cheûlarde** (*cheûlâd* en patois) - (nom commun et adjectif) Dérivé du verbe "*cheuler*" utilisé vers 1620 en Bourgogne, ce mot entre dans le patois populaire parisien en 1870 grâce au livre du Franc-Comtois D. Poulot. Utilisé ensuite par Daudet en 1871, par Zola en 1877, il devient un terme argotique en 1881, mais disparaît des dictionnaires d'argot à la fin du XXème siècle. C'est, bien sûr, une personne qui s'adonne à la boisson, un grand buveur, voire un ivrogne.

~ **cheûlard** se dit aussi pour un enfant qui suce son pouce comme s'il avait soif.

clanche ou **clenche** (substantif féminin) - (*tianche* en patois, *tianchâte* étant une petite *tianche*) Vient de l'allemand "Klinke" (loquet), cette expression a été adaptée dans le Nord-est de la France sous la forme de "*clanche*" ou "*clenche*" pour désigner la poignée qui sert à ouvrir ou à

fermer une porte. Les français diraient : une poignée de porte ou un loquet.

clancher ou **clencher** (verbe transitif) - (*tiancheu* en patois) ouvrir ou fermer la porte.

« *Nous arrachâmes notre maman à sa cuisine et la traînâmes jusqu'à la fenêtre sur la rue. « Ça tire trop. J'reviens ». Elle se dépêcha d'aller fermer la porte de la chambre et revint aussi vite. Mais, mal clanchée, la porte se rouvrit. A nouveau notre maman retourna fermer cette vinrats de porte... "Vite ! Vite !" ».*

Ah oui, j'ai écrit « **Ça tire trop** ». Ça tire ? Serions-nous en guerre ? Des gangsters nous attaqueraient-ils ? Les Alsaciens tenteraient-ils de nous envahir ? Les balles siffleraient-elles à nos oreilles ? Non, rien de tout cela... Nous, on dit « **Ça tire** », les Alsaciens « *Es zieht* »... Je m'explique : la fenêtre de la cuisine donnait sur la cour. La fenêtre de la chambre de nos parents, là où nous étions installés, donnait sur la rue. Les deux fenêtres étaient au large ouvert. Si la porte de la chambre avait été correctement **clanchée**, correctement fermée, tout aurait bien été. Autrement dit, « ça n'aurait pas tiré », il n'y aurait pas eu de courant d'air. Mais, notre maman avait mal **clanché** la porte. Voilà !

Petite note : on **clanche** la porte aussi bien pour la fermer que pour l'ouvrir. Pour effectuer cette manœuvre, on utilise évidemment la **clanche** de la porte, la poignée de la porte.

disse, c'est dix (10) **neufe**, c'est neuf (9).

« - *Ça fait neuf livres, pas dix !*

Je devais me rendre à l'évidence : je m'avais trompé. J'aurai dû commencer au jour disse au lieu du neufe » (J'aurai dû commencer au jour dix au lieu du neuf).

« *Moi-même qui te parle, je m'y étais collé dans mon jône âche. Disons, pour être précis, dans les années disse neuf cent soixante et début septante »*

(Disons, pour être précis, dans les années dix neuf cent soixante (1960) et début soixante-dix).

feûgner (verbe) « feûgnè » en patois, « seûgner » chez les Vosgiens de Moselle. C'est chercher, fouiller, fouiner.

« *Le Fofu eut beau feûgner partout, il ne retrouva pas sa trace » (Le Fofu eut beau fouiner partout... // sous-entendu, il flairait).*

« *Où est passé mon satané tournevis... J' l'ai posé là... C'est pas toi qui l'as pris, Oda ? // Qu'est-ce te veux que j'fasse de ton satané tournevis ? riposta-t-elle. // Il feûgna à gauche, il chercha à droite. Notre maman s'y mit aussi » (...Je l'ai posé là (...)) Il **chercha** à gauche, il chercha à droite -il cherchait partout-).*

« *c'était une vraie chipie. Elle feugnait partout, retournait tout, débousquait ce que certains égoïstes s'étaient mis de côté et le dévorait. Même, on devait se battre avec elle » (Elle -la Warée, femelle sanglier- cherchait partout, retournait tout).*

fiâche (adjectif) Vient du latin « flaccus » (« flache » en ancien français).

1° fané, flétrie pour la salade, par exemple.

2° flasque, qui est mou, fatigué, sans vigueur.

« *Notre pauvre Fofu était bien fiâche. C'est comme qui dirait qu'il était tout barbouillé. Il s'affala dans un coin de la cuisine et n'en bougea plus. Notre papa nous dit qu'il fallait le laisser se reposer. » (Le Fofu était sans vigueur, amorphe).*

« *Bref, nous avions passés un bien bon samedi, surtout la soirée où on avait ingurgité mirabelle sur mirabelle tout en rameussant nos souvenirs de jeunesse. C'est qu'on en avait fait...*

Le dimanche matin, je m'étais levé fort tard et bien fiâche. C'est que nous avions trop cheûlé la veille. »

(je m'étais levé fort tard et bien fatigué. C'est que nous avions trop picolé la veille).

ouâré, ouârée, waré, warée

(substantif masculin, féminin) Synonyme : **toré** (« tauré » en Messin). « wè-rè » en Messin et dans la Nied, « wèra » dans la Fensch (ici, c'est plutôt un nom injurieux donné à une femme), « taureau » en Français.

L'origine de ce mot est obscure. Les Légendes de Chez nous prétendent que ce mot fut utilisé pour la première fois par les Curcellae qui habitaient à la préhistoire le Beurepaire. Ainsi ce serait Bodatt qui aurait ainsi baptisée le marcassin recueillie par son amie Salonn. « **Warée** » aurait donc désigné une femelle sanglier. Par la suite Maroh, l'ami de Salonn, aurait recueilli un jeune veau. Ce jeune veau devenu taureau se comportait comme la femelle sanglier de Salonn, Maroh l'aurait baptisé « **waré de torrè** ». Dès lors, « **waré** » désignerait un « taureau ».

~ **waré** est, surtout, employé familièrement, un peu comme le Français « sapré ».

« Ah, garce de Sabine ! C'est de ta faute si j'ai de l'eau dans le ventre. Avec ta **warée** de soupe que tu m'as avalé tous les soirs ! » (Avec ta **satanée** soupe que tu me fais avaler tous les soirs !).

« Affairée à sa besogne, sa mère lui tournait le dos. Il en profita pour lui dénouer le tablier // **Waré** de Françwès, rit-elle » (...**Sacré** François, rit-elle).

~ Et aussi comme une insulte, genre « saloperie ».

« "**Wâré** de cabot !" s'écria notre papa au moment où la peûte bête entreprit de dérouiller notre Fofo » (**Saloperie** de cabot ! s'écria notre papa).

« **Waré** de popâ ! // Hé ! Hé ! (fit-il pour me rappeler que je lui devais le respect) » (**Sapré** papa !).

« Le jeune gars se lança dans un discours fleuve (...) Christophus était le représentant vivant de Peûtasvalta. Christophus était donc le représentant de la fertilité. Ah ! Christophus était devenu aussi **waré** que Salimensi. Car, vois-tu, Christophus se garda bien de condamner la rumeur. Et même, il l'amplifia » (...Ah ! Christophus était devenu aussi **crapule** que Salimensi...).

Lè vèche vâ au waré (La vache va au taureau ; se dit de bêtes en chaleur) ; Hinne de waré (Haine de taureau) ; Quand l'waré bève, ç'at d'lè kièpure (Quand le taureau bave, c'est de l'éclaboussure).

coment qu'c'est ? Traduit littéralement, cette expression se résume par comment que c'est ? Comment que c'est quoi ? s'interroge celui qui n'est pas Lorrain. Ne va pas chercher midi à quatorze heures, je te demande seulement si la santé va, si tes enfants vont bien, si tu as le moral et même ce que tu fais...

« - Ah ! Oda, bonjour... »

- Bonjour Mélie, **coment qu'c'est ?**

- Couci-couça. Qu'est-ce te veux Oda. Avec la vieillerie, on s'arrange pas. Et les piats, ça pousse ? ».

« - Tu vois, on pose les bordures (rigola le Mimil').

Depuis le temps que notre maman espérait ce nouveau trottoir... "On s'tordra p'us les pieds ! Et j'aurai p'us besoin de désherber" jubilait-elle. Encore quelques semaines à attendre.

- Et le Milou, **coment qu'c'est ?**

Notre papa était parti tôt ce matin. C'est qu'avant huit heures, il devait retrouver le nonôn Popaul.

- Mon beau-frère doit le présenter au notaire. Il a des travaux...

- Tant mieux. Au moins qu'il réussisse, lui (se réjouit Tonio) ».

Bien sûr nous utilisons cette expression pour, tout simplement, demander :

« - **Coment qu'c'est** un esprit ?

Notre maman réfléchit un moment avant de répondre :

- Il y a le Père, le Fils et le Saint-Esprit (Ma sœur afficha une bouille tellement déconfite que notre maman se creusa encore la cervelle) Tu sais le soir, on fait la prière (ma sœur secoua la tête en signe d'assentiment) D'abord le signe de croix : au

nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, Ainsi soit-il... ».

On utilise aussi bien « **Coment qu'c'est ?** » que l'expression « **ça gète môle ?** », raccourcie en « **ça gète ?** » (expression qui nous vient de l'allemand ça geht's möhl? - ça va bien ?)

« - Ah ! Oda, **coment qu'c'est ?** Et les enfants, **ça gète ?** »

« Le père galate musardait sur le trottoir, sa clope au bec. Il ne l'enleva même pas pour nous saluer.

- Alors Oda, **ça gète ?**

Notre maman répondit qu'elle était soucieuse avec la grève ».

jour d'aujourd'hui. Dire "au jour d'aujourd'hui" revient à dire : "au jour du jour de ce jour". Cette expression redondante, pour ne pas dire superflue, un pléonasme en somme, nous vient des Français.

« Dans ma tête défilait toute l'épopée de ma vie, du plus petit que j'ai été jusqu'à ce maudit **jour d'aujourd'hui**. Même pas assis confortablement ».

kègne ou **caigne** (substantif féminin) chienne.

~ **c'est une kègne** (expression, insulte), c'est un sale type ou c'est une sale femme. Egalement employé pour un animal.

« - Moi, j'aime bien les chats. Et les chats m'aiment bien (rigola-t-il en avançant la main pour lui chatouiller le ventre. A peine la grosse main effleura le ventre que les quatre pattes se

ouâré de toré, waré de toré (littéralement : taureau de taureau), formule de juron très usité. « **toré** » s'écrit également « **tauré** ».

« J'ai mangé des testicules de bæuf... (...) // Des couilles de taureau ! se boyauta le Popaul. **Waré de toré !** Des couilles de taureau, Oda ! » (**Nom d'un chien ! Des couilles...**).

« - Samedi, dimanche, lundi, mardi, mercredi... »

Le nonôn comptait les jours sur ses doigts. Son cousin le prit de vitesse :

- Cinq jours de repos !

- **Waré de toré !** s'exclama le nonôn en sifflant le reste de son verre. De vraies vacances ! »

(**Morbleu ! s'exclama le nonôn...**).

2° pièce de charrue.

ouète ou **wète** (adjectif) commun à toute la Lorraine, « wate » dans la Fensch. En français sale, malpropre, gâté, crotté, mouillé. *Peût dieumanche, peût lindi, wète semine* (vilain dimanche, vilain lundi, sale semaine). *Et pus wète et pus nèreux* (et d'autant plus sale, et d'autant plus difficile).

« On a eu un **wète d'orage**, lui dit notre maman. Et une de ces grêles... J'peux dire qu'les piats ont eu les chtrayates. L'Dabo a tremblé au moins une demi-heure » (On a eu un **sacré orage**... Je peux dire que les petits ont eu peur. Le Dabo...).

wète bête (expression). Synonyme : **peûte bête**. Exemple :

« T'as entendu le père Heûle ? Y criaît que j'avais tué son chien-loup. Manque pas d'culot çui-là... J'en ai parlé à son fils. Il m'a dit que c'était pas la première fois qu'le chien d'son père attaquit un autre chien. C'est vraiment une **wète bête !** » (... **C'est vraiment une sale bête !**).

~ Une **wète-fôme** est une... sage-femme.

rabattirent aussi violemment qu'une tapette se rabat pour piéger une souris). **La kègne !**

- Lui vous aime pas !

Le Fanfan se tourna pour répondre à la tante Agathe qui se bidonnait... Le Chanoire en profita pour mordre sa main jusqu'au sang.

- **La kègne !** (gueula le Fanfan. Et il brailla deux fois). **C'est une kègne ! C'est une kègne !**

Le Chanoire lui fila un bon coup de griffe alors qu'il retirait sa main.

- C'est pass'qu'il te connaît pas (fit ma sœur en guise d'excuses).

- Eh, ben, j'veux pas connaître **cette kègne !** (Et le Fanfan partit en se tenant la main et en vociférant) **La kègne ! Oh, la kègne !** »

« Le Fofo s'était agrippé au bas de son pantalon et grognait. Il avait beau se débattre, le Fofo ne lâchait pas. A force de gesticuler, le képi roula sur le sol. Le Fanfan voulut le ramasser, le Fofo lui sauta sur le bras et s'accrocha à la manche : « **Oh, la kègne !** ».

Enfin, le Fanfan réussit à se libérer. Il effraya le Fofo en tapant violemment des pieds sur les portes ».

~ **glisser au kègne** (expression) glisser en canard, autrement dit, glisser sur ses talons.

~ **manre kègne**

« Alerté par les cris, le serveur s'était précipité pour venir à la rescousse de Charles.

- Lâche-moi, toi !

- Si tu me promets de manger ton gâteau au lieu de le jeter...

- **Manre kègne !** (pesta la Mikète).

- Ils auront ma peau (gémit Charles) ».

Boche Le terme « Boche » est bien sûr péjoratif. De ce fait il est à employer avec discernement.

L'annexion

En 1871, lorsque les **Prussiens** envahirent la Lorraine (une grande partie de la Moselle et une partie de la Meurthe) et la rattachèrent à la **Prusse** (« Prusse » en français, « Preußen » en allemand), l'Allemagne et les Allemands n'étaient qu'une vague idée. Si bien que nos anciens appelèrent tous les Allemands, qu'ils soient Bavaois, Saxons, Prussiens ou autres « les Prussiens » (Prussiens).

Nombre de nos anciens n'avaient aucun désir de devenir Prussiens. Mais, les Prussiens étaient là, ils les laissaient parler leur langue (il y avait des cours de français à l'école), ils développèrent notre ville et son industrie, ils construisirent de bien beaux bâtiments (Sous-préfecture, Caisse d'Épargne, Tribunal, etc.), leurs avantages sociaux étaient meilleurs que ceux des Français, alors autant rester et vivre chez nous. Même si un certain nombre préférèrent émigrer en France.

« C'était l'époque où notre Château devenait **prussien**. L'Eugène ne ferait pas son service militaire chez les **casques à pointe**. Il savait ce qu'il risquait... L'ancienne capitale de la Lorraine, l'ancien chef-lieu de la Meurthe le fascinait.

- Te connais personne à Nânci !

- T'inquiète môman. Entre Lorrains, on s'entraide. Surtout aujourd'hui.

- On peut habiter Château-Salins et rester Français dans son cœur (tenta son père) ».

L'occupant

On vivait relativement bien, on s'accommodait de cette nouvelle patrie, même si le Prussien restait l'ennemi...

« - On aurait pu faire un beau couple...

Oh ! ce n'était pas les idées socialistes qui séparaient Marthe de Frantz. A la limite, Marthe s'en serait accommodé. Non, ce qui séparait Marthe de Frantz...

L'année passée, son père les avait surpris dans la rue : "File à la maison ! On ne parle pas aux **Prussiens** chez nous !". La seconde fois : "Si je te vois encore traîner avec ce **Prussien**, je te bannis de la maison", avait menacé son père.

Marthe avait plus d'un tour dans son sac pour s'échapper. Frantz logeait chez leur voisin, les Capet. L'homme était un facteur presque à la retraite, la femme était ménagère comme on

frâler (*frâlé* en patois) - (verbe)

~ (verbe intransitif). *frôlé* dans les Vosges moselanes. Péter.

~ (verbe transitif) écraser, casser. « L'at tout **frâlé** votre yeu ! s'esclaffa la Catherine // Pour être *frâlé*, il l'était. Même qu'il ressemblait plus à de la purée qu'à un œuf cuit dur » (Il est tout **écrasé** votre œuf ! s'esclaffa la Catherine // Pour être *écrasé*, il l'était...).

~ (verbe intransitif) crouler, s'affaisser. Exemple : « Lo cèl'hé lè ot si **chohié** qui *frâle* » (Ce cerisier est si chargé qu'il s'affaisse) - (dictionnaire Zeliqzon).

~ L est *frâlé* (Il est un peu fou).

disait. Marthe avait dit à ses parents, surtout à son père : "Tous leurs garçons sont à la guerre... Je leur remonte le moral". "Ils ont leurs filles !" avait rétorqué le père. "Il faut s'entraider entre voisins". Marthe avait rajouté que madame Capet lui apprenait la couture, la cuisine... "Bon, si elle te transforme en bonne ménagère..." avait cédé son père ».

« Les jeunes s'insurgèrent. Enfin, modérément. Ils avaient bien trop de respect pour leurs aînés, pour ces annexés qui vénéraient la France malgré la présence de l'ennemi.

- Y'a des **Allemands** qui sont corrects... Plusse que certains de chez nous... répondit la Catherine.

- Et Pourquoi encore des morts ? Pourqwè faire la guerre pour que les Alsaciens-Lorrains r'deviennent Français ? Pourqwè faire la guerre aux Nègres qui veulent vivre libre ? Vous n'pensez qu'à ça !

- Nous apportons la civilisation aux Nègres, ricana le commandant de cavalerie.

- Alôre, les **Prussiens** nous apportent la civilisation ! en conclut notre Catherine.

- Ce n'est pas pareil, bafouilla le militaire en se raidissant dans son uniforme.

- Vous n'êtes pas des Nègres ! scanda l'Eugène.

- Si fait, l'Ujène. Sommes les Nègres des **Prussiens**... Pourqwè les gouvernements ne respecteraient pas not' volonté. Pas besoin de guerre, suffirait de faire un vote : pour ou contre... ».

casques à pointe sobriquet désignant les soldats prussiens.

Feldgendarmerie Terme allemand emprunté au français « gendarmerie ». La Feldgendarmerie était le nom de la police militaire allemande entre la fin des guerres napoléoniennes jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale.

L'immigré

Mais en France, le Lorrain (comme l'Alsacien) n'était pas bienvenu...

« L'Alsacien haranguait la foule de manants. "Nous ne voulons pas être **Prussiens**. Nous voulions rester Français, mais les Français ne veulent pas de nous...". Bientôt jaillirent des "A mort les Français". Jamais, au grand jamais, l'Eugène n'aurait proféré de tels outrages. Si ses parents l'entendaient... Si ses amis le voyaient... ».

goyote ou **goyotte** (substantif féminin). Economies cachées, bas de laine, bourse, porte-monnaie. La bourse qui pend souvent à la ceinture. « Avoir une bonne *goyote* », c'est être riche.

« c'est sûrement le nouveau Directeur du Continent qui a perdu l'argent-là. Peuh, un homme si dur avec le pauvre monde qui travaille pour lui ! ...Les sous-là seront ma foi mieux dans ma **goyote** que dans la sienne ! » (c'est sûrement le nouveau Directeur du Continent qui a perdu l'argent-là. Peuh, un homme si dur avec le pauvre monde qui travaille pour lui ! ...Les sous-là seront ma foi mieux dans mon **porte-monnaie** que dans le sien !).

Les Boches

Et les Français revinrent chez nous le 17 novembre 1918. Nos anciens fêtèrent dignement leur retour. Mais une certaine incompréhension régnait : ces bons soldats français parlaient de « **Boches** » ou « **d'Allemands** », nos anciens de « **Prussiens** »... Et les Français interdirent la **langue allemande**. Et les Français expulsèrent les **originaires d'Allemagne** et leurs descendants pourtant nés chez nous. Et les années 30 annonçèrent la guerre, les **Allemands** devinrent les « **Boches** ».

« Puis, elle demanda au Bon Dieu (...) qu'il empêche les **Boches** de prendre la Lorraine... D'un coup, elle balaya ses mauvaises pensées : les **Boches** ne viendront pas... ».

Arriva la guerre, revint les **Allemands** en juin 1940, arriva l'expulsion en novembre. 97% de la population de chez nous partit vers la France certains restèrent.

« sur un ton ferme, la mère de notre maman dit : On ne fait pas au-revoir aux **Boches** ! » (Notre maman et sa famille sont dans le car qui les mène vers le train de l'expulsion, sur le trottoir sa copine d'enfance lui fait au-revoir. Notre maman part pour la France, sa copine reste chez nous avec les **Allemands**).

Les nôtres et les Boches

Dès lors, le terme « **Boches** » est réservé aux Allemands de la période nazie et aux habitants de notre ville qui avaient choisi de devenir nazis ou simplement de reprendre la nationalité allemande en 1940. Mais, à notre époque, tous ceux qui sont nés et qui habitent toujours chez nous sont des Lorrains comme nous. Alors que les autres...

« - J'sais pas pourquoi t'as pas voulu leur dire la route de Mès. Ça aurait été plus facile pour toi.

- J'parle pas aux **Boches** ! (tonna la mémère).

- T'viens de discuter en **allemand** avec des **Allemands**, y'a pas cinq minutes !

- Les Schnapsidee, c'est pas pareil. C'est des **Allemands** d'chez nous. Les autres, pfuitt !

Le pèpère dit que lui, il aurait indiqué la route, que tous les **Allemands** n'étaient pas forcément mauvais ».

réfugié. Mot français qui désignait entre novembre 1940 et 1945, les personnes expulsées de Lorraine ou d'Alsace) et réfugiés à l'Intérieur.

« Notre maman disposait d'une belle cuisinière (...) Elle nous venait des "**réfugiés**" comme elle disait. Autrement dit, les autorités françaises avaient distribué divers meubles et autres à ceux qui avaient tout perdu en 1940 et étaient partis en exil jusqu'en 1945 ».

« les vieux Schnapsidee se considéraient autant Lorrains que nous et personne ne le contestait. En 1919, ils avaient choisi de garder la nationalité allemande. Et en 1940, lorsque les Nazis arrivèrent, ils se déclarèrent « Français » et choisirent l'exil ».

A lire : [Plein feu sur l'exil](#)

« Voulant sans doute bien faire, un officier orienteur avait dû se mettre en tête de m'aider à me trouver un vrai statut. Et il s'est dit "Celui-là, on va lui donner une chance". Tout ça partait d'une bonne intention. »

Maxime Le Forestier : « Parachutiste n'est pas un pamphlet »

[Lire l'article du Républicain Lorrain](#)

Ecouter Maxime Le Forestier - [Parachutiste](#)

Un saut de lapin

Il est grand temps de donner une formation d'homme à ce jeune bien trop timide se dit l'Etat français. Alors, il convoque notre Daniel pour faire ses trois jours. Il y va la peur au ventre. La peur qu'on ne le reconnaisse pas comme un homme. Le métro qui le mène à Château de Vincennes doit être bien triste en le voyant.

Un soleil s'illumine à la sortie de la bouche de métro. Un vendeur offre de jolies cocardes bleu blanc rouge avec d'aussi jolis rubans multicolores. Sans s'en rendre compte, notre Daniel se retrouve projeté à plus de trois cents kilomètres de là. Ses aînés mâles se rendent à la Mairie. Là, ils se mettent à poil devant un jury. Médecin, autorités civiles et militaires décident s'ils sont aptes ou pas. Bardés de cocardes et de chapeaux, les conscrits sillonnent les rues de la ville. Ils chantent, ils embrassent les filles qui ne s'effarouchent pas. Ils entrent dans les cafés, ils font une fête du tonnerre.

C'est dans l'âme d'un conscrit du canton que notre Daniel passe devant la guérite et donne joyeusement sa feuille de route au garde.



Il y a foule dans la cour. Des gauchistes crachent leur antimilitarisme. Des hippies, vrais ou faux, puent l'aventure. Des malades imaginaires portent des dossiers épais comme ça. Des galvaudeux cherchent déjà comment ils vont faire le mur ce soir. Notre Daniel est le seul à arborer une cocarde. Ni une, ni deux, il l'arrache et l'enfouit au fin fond de sa poche. Ne prolongeons pas le suspense. Après s'être fait examiner sous toutes les coutures, physiques et mentales, notre Daniel est déclaré bon pour le service. L'autorité militaire lui reconnaît le statut d'homme. Bien mieux, alors qu'il s'apprête à apporter la bonne nouvelle à sa famille, un malabar en treillis chamarré, rangers et béret rouge l'interpelle, juste avant la sortie. Il lui tient à peu près ce langage :

- Tu me parais bien costaud mon garçon, viens par là que nous nous entretenions de choses sérieuses. Gonflé d'orgueil, notre Daniel pénètre dans la salle. Le malabar lui propose, ni plus, ni moins, de devenir parachutiste le temps de son service militaire et plus si affinités. Il pourrait même choisir son régiment. Aussitôt, notre Daniel se voit au 13e RDP, seulement à une vingtaine de kilomètres de sa ville natale. Seule obligation faire dix ou quinze jours de préparation militaire.

Passez la période d'euphorie, notre Daniel tempère son envie de devenir parachutiste et, nous devons bien le dire, il commence à faire marche arrière. C'est sans compter avec les railleries de son père et de son beau-frère. En fin de compte, ce sont eux qui le poussent à s'inscrire.

C'est ainsi que notre Daniel part pour Orléans. Ainsi commence l'apprentissage pour devenir un homme, un vrai : chants guerriers, se mettre en rang, marcher au pas, les mêlées avant la dispersion, les braillées pendant la dispersion, etc. L'ambiance est bonne.

Le stage est aussi physique. Nous ne dirons pas que notre Daniel est obèse, mais dix kilos de graisse disparaissent au bout de la première semaine. Il a bien du mal à passer les obstacles du parcours du combattant. Les gradés sont sympas, ils l'encouragent, l'aident, font comme s'il avait passé les obstacles normalement. Notre Daniel n'est pas brillant à la course à pied, pas plus qu'à l'épreuve où on porte un camarade sur le dos durant cent mètres (et pourtant, on lui choisit le plus maigre), les gradés sont sympas. Ils tournent la tête lorsque notre Daniel cale cinq mètres avant la ligne d'arrivée. Du haut de la tour, notre Daniel a peur de sauter. Les gradés sont sympas et l'aident à franchir l'obstacle en le poussant.

Ainsi, le jour tant attendu, le jour du saut arrive. L'attente est un peu longue. Les gradés ont un remède : faire chanter. On finit par embarquer presque dans l'euphorie. Notre Daniel se retrouve loin de la porte. L'avion, un Transal, roule sur la piste. C'est la première fois que notre Daniel prend l'avion. Les futurs parachutistes sont tendus, anxieux. Et tout le monde braille les paroles guerrières apprises par cœur. On évacue sa peur. Plus on monte, plus on braille. L'altitude de 400 mètres est atteinte, une large courbe, les parois de l'avion tremblent sous la cacophonie. Et, voilà, ça commence. Et, voilà, ça tombe. Notre Daniel hurle les chants guerriers, il avance. Il ne voit que le dos de son prédécesseur. Il lui semble qu'il court pour atteindre la sortie. Et, pourtant, l'avion n'est pas si long que cela. Il crie, il court.

On lui attrape le bras. Une violente lumière l'éblouit. Une poussée dans le dos. Le ventre se vide. Il meurt. Un grand choc, il rouvre les yeux.

Notre Daniel flotte dans l'air. Il se balance doucement sous la grande corolle blanche. Le paysage est magnifique. Rien pour lui donner le vertige. Rien pour l'effrayer. Autour ses camarades...

Brusquement, le sol se précipite à sa rencontre. Mais, à une vitesse ! Il ferme les yeux. C'est encore pire. Un grand choc. Notre Daniel est allongé dans l'herbe. Il n'a plus qu'à se relever, à rouler son parachute et recommencer.

Recommencer prend du temps car le vent s'est levé. Enfin, arrive le deuxième go. Cette fois, la descente est rapide. Notre Daniel agrippe les sangles devant lui. La sono, qui du sol, dirige l'opération a beau lui hurler de tirer sur les sangles latérales...

Le contact avec le sol est encore plus rude. Un trop fort coup dans les jambes, un trop fort coup lorsque le casque cogne le sol. Un peu sonné, notre Daniel se relève. Déjà, le véhicule à la grande croix rouge ramasse les éclopés : tassements des muscles fessiers pour celui qui avait atterri sur son arrière train, jambe cassée et foulures pour ceux qui s'étaient mal réceptionnés. Notre Daniel n'a rien de cassé, rien de foulé.

Il aurait fallu que notre Daniel remonte tout de suite dans l'avion et, dans la foulée, fasse ses deux autres sauts. Mais, voilà trop de vent, trop de casse contrarient le programme. Retour au casernement. Longue période d'oisiveté. Allongé sur son lit, ses méninges partent en vrille. Ça tourne dans la tête. Notre Daniel décide d'en finir. Ses camarades essayent de le retenir, de le convaincre d'exécuter les deux malheureux derniers sauts. Rien à faire.

Le rêve de devenir parachutiste se termina devant trois crevures déchainés. Inutile de rapporter toutes les insultes que notre Daniel encaissa. La plus gentille fut :

- Tu auras beau faire des gosses, tu resteras un lapin.

Le 17 février 2002

(mise à jour le 11 juin 2019)

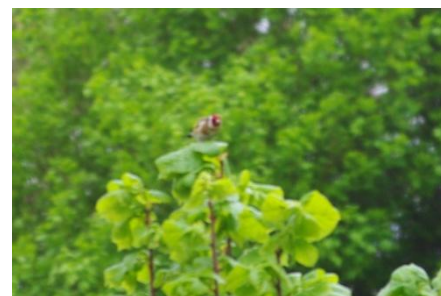
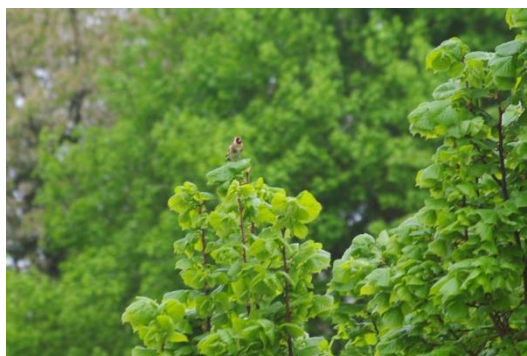
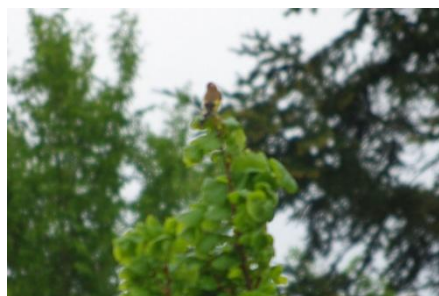
[Accueil](#)
Galerie de l'[Aventure](#)

Date de dernière mise à jour : 24/08/2021

5 votes. Moyenne 4 sur 5

[Haut du document](#)

Oiseaux d'Fofa : le Chardonneret élégant



Oiseau gracieux au plumage bariolé, le Chardonneret élégant (*lo Châdronyî* en patois) le dos et les flancs châtain, cette couleur va en s'éclaircissant vers la poitrine.

aller sur la page du [Chardonneret élégant](#)

[Haut du document](#)

retour à « [La Licorne](#) » (La Légende des Mioches // Not' Sotré)